



OBJECTIF REPOS

Unique, la Maison de vie, créée et soutenue par l'association Fight Aids Monaco, ouvre ses portes à des séropositifs qui ont besoin de se ressourcer. Dans cet endroit où l'échange a toute sa place, la quiétude est au rendez-vous.

Reportage LUC BIECQ Photo FICO

C'est un chemin paisible qui serpente au pied du mont Ventoux. Au cœur de cette campagne paisible, entre vignes et oliviers, les habitants de Carpentras ont accueilli avec bienveillance le projet d'une princesse militante. Stéphanie Grimaldi, attesse sérénissime, a eu l'idée en visitant Housing Works. À New York, cette structure associative entend s'attaquer aux effets destructeurs du sida sur l'ensemble de la vie sociale. Quelques années plus tard, en décembre 2010, la Maison de vie, c'est son nom, est sortie de terre, en version française.

Ses bâtiments de mille mètres carrés, sur un terrain de quatre mille, reçoivent des séropositifs qui ont besoin de souffler. La structure, dont le coût et le fonctionnement sont entièrement financés par des fonds privés, n'est ni une maison de convalescence ni un lieu médicalisé, même s'il est évidemment possible de faire appel à l'infirmier local quand on a un traitement par piqûre. C'est un lieu de vie communautaire, où l'autonomie de chacun est respectée. Les résidents sont invités à reprendre des forces et à renouer des contacts humains. C'est quelque chose de simple et ça paraît unique.

UNE RUPTURE AVEC L'ISOLEMENT

Didier Rouault, directeur et maître des lieux, est un homme de terrain qui connaît son sujet: il a notamment contribué à développer Sida Info Service (SIS) et a travaillé avec Pierre Kneip, humaniste, figure de la lutte contre le sida et fondateur de SIS. Alors, pourquoi une maison de vie? «Parce que toute personne vivant avec le VIH, quel que soit son parcours, éprouve le besoin de se poser.» Avec sept autres salariés, il veille donc sur de petits groupes de personnes qui ont connu l'endroit par le biais de leur médecin, de leur assistante sociale ou via une association de

soutien. Le séjour dure de une à trois semaines, avec une participation de quelques euros par jour, sans prise en charge par la Sécurité sociale, ni par une mutuelle. Ce statut privé permet un fonctionnement souple. Si l'équipe veille à vérifier que ses propositions sont en adéquation avec les besoins, elle ne perd pas de vue ses objectifs et évite de gaspiller du temps dans les multiples évaluations des «subventionneurs», celles qui font de militants surmotivés des technocrates désinvestis.

Pourquoi une «maison de vie»? «Parce que toute personne vivant avec le VIH, quel que soit son parcours, éprouve le besoin de se poser», explique Didier Rouault.

Lors de leurs premiers contacts téléphoniques, les futurs participants racontent à Didier Rouault leur lassitude et l'isolement, fréquent, qui est le leur. Ils vivent au rythme du virus et ont majoritairement connu des situations de précarité. Certains n'ont pas grand monde avec qui partager leurs angoisses ou leurs petits tracés. D'autres n'ont parlé de leur statut sérologique à personne sauf à leur infectiologue. C'est terrible et ça fait mal au ventre: trente ans après le début de l'épidémie, il existe, en France et en 2011, des séropositifs qui ne parviennent pas à dire ce qu'ils ressentent à quiconque, tant la crainte de stigmatisation est grande. Ce secret, lourd à porter, pèse donc sur leurs épaules au quotidien, à l'exception de la visite, trimestrielle ou semestrielle, à l'hôpital, dans

un cadre qui n'a rien de folichon. Certaines personnes n'osent pas se rendre à la pharmacie la plus proche de chez eux et font deux cents kilomètres en voiture, pour aller chercher des médicaments dans une pharmacie hospitalière et être sûres de ne croiser aucune tête connue.

«Je veux rencontrer des gens comme moi», disent pourtant pudiquement celles et ceux qui veulent séjourner à la Maison de vie. Certains n'envisagent pas une seconde de fréquenter une association – comment parler quand on a perdu l'habitude –, d'autres, un peu refroidis par de mauvaises expériences, ne souhaitent plus y avoir recours. C'est aussi ça, le rôle de cette maison: réapprendre à rester soi, ne pas s'oublier et trouver dans le soutien collectif un vrai réconfort.

UN ESPACE DE PAROLE

Pour ne parler qu'un instant d'architecture, la maison est une belle bâtisse contemporaine, bourgeoise mais pas trop lisse, élégante sans excès de bling-bling. Une cheminée pour l'hiver, un patio pour l'été, un jardinet central, un piano, des œuvres d'art, rien ne manque. Certains appartements peuvent recevoir des familles ou des couples. Tout est spacieux, lumineux et écologiquement correct. Les deux éducateurs-animateurs, visiblement appréciés et ne venant pas de l'univers du VIH, sont appelés des accompagnants. Les invités font connaissance le lundi. «Au début, chacun semble ressentir une sorte d'appréhension, mais le deuxième jour, la petite angoisse du départ retombe», rassure Didier.

Une soixantaine de personnes a pu séjourner à la Maison de vie depuis sa création. Toutes disent, dans un livre d'or très fourni, y avoir retrouvé un peu de force, ainsi que le goût des autres. Les discussions ne sont pas modérées, la parole émerge quand elle le peut, de façon naturelle. «Les moments d'échange